

L'ENCRE DE L'OMBRE

KIKE NANDEZ

CARNET DE MISSIONS : FRANCE DE 1940 À 1946



L'ENCRE DE L'OMBRE

*Agent, voici vos accès. Familiarisez-vous
avec les outils. Luc aura bientôt besoin de vous.*

Q.G. LONDRES - SERVICE DE RENSEIGNEMENT
ORDRE DE MISSION #01 : INITIALISATION

DOCUMENTATION
(LE Q.G.)

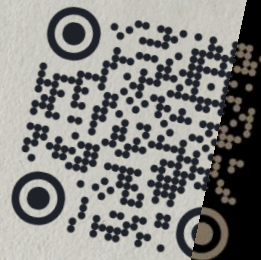
encre-ombre.studio84.fr/archives



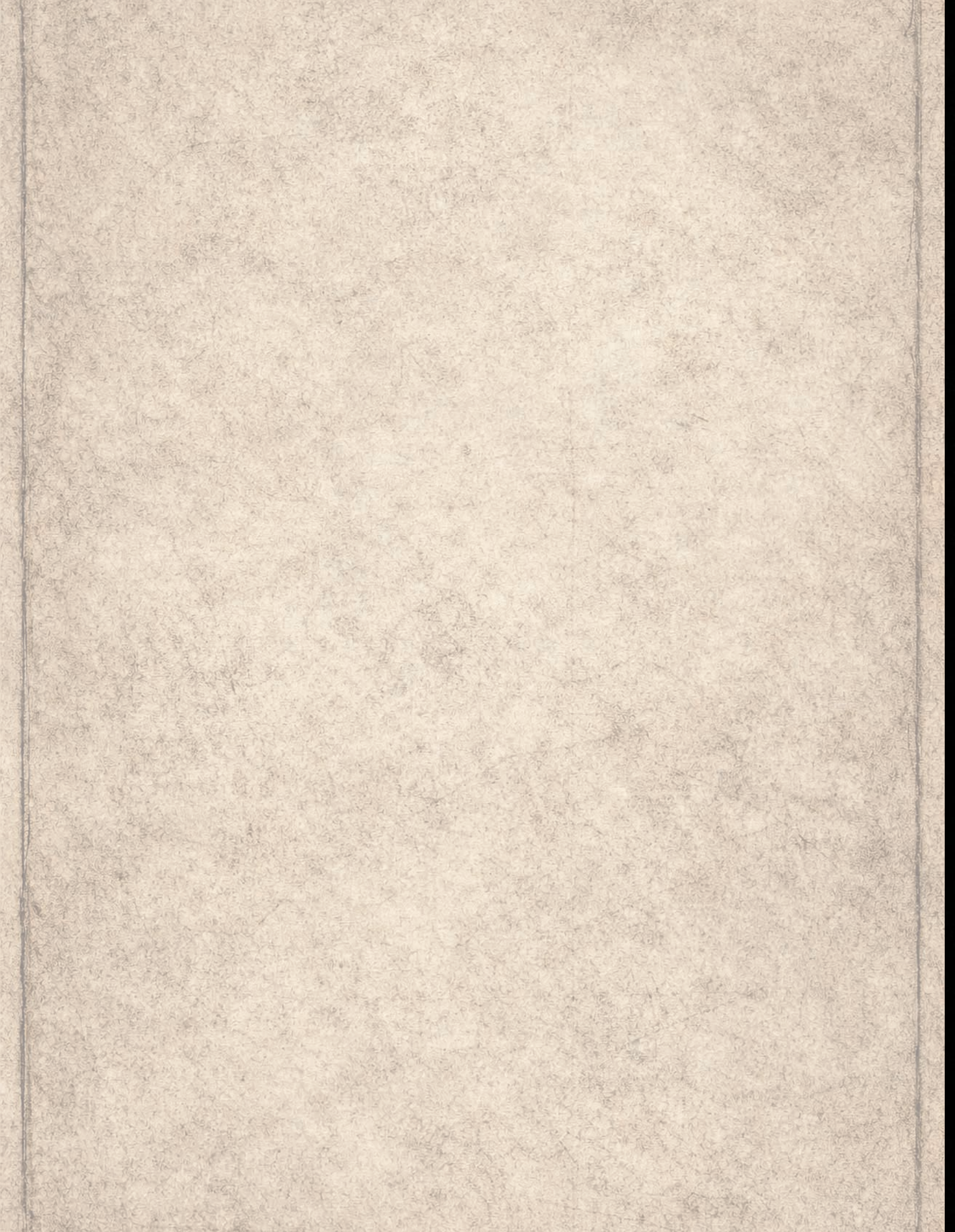
Base de données
pour analyser les
indices trouvés par
l'agent.

CONFIDENTIEL

CANAL TRANSMISSION
(RADIO LONDRES)
encre-ombre.studio84.fr



Fréquence de secours.
Tenez-vous prêt à
répondre au signal
de l'agent.



L'ENCRE DE L'OMBRE

Carnet de missions: France de 1940 à 1946

KIKE NANDEZ





L'ENCRE DE L'OMBRE © Kike Nandez, 2026

Conception graphique et illustrations numériques : Kike Nandez

Éditions AVA-Colibri 55 Rue François Truffaut 75012 Paris | Site web :
encre-ombre.studio84.fr | Contact : contact@editions-ava-colibri.fr

ISBN : 979-10-983136-0-8 **Dépôt légal :** avril 2026

Imprimé à la demande

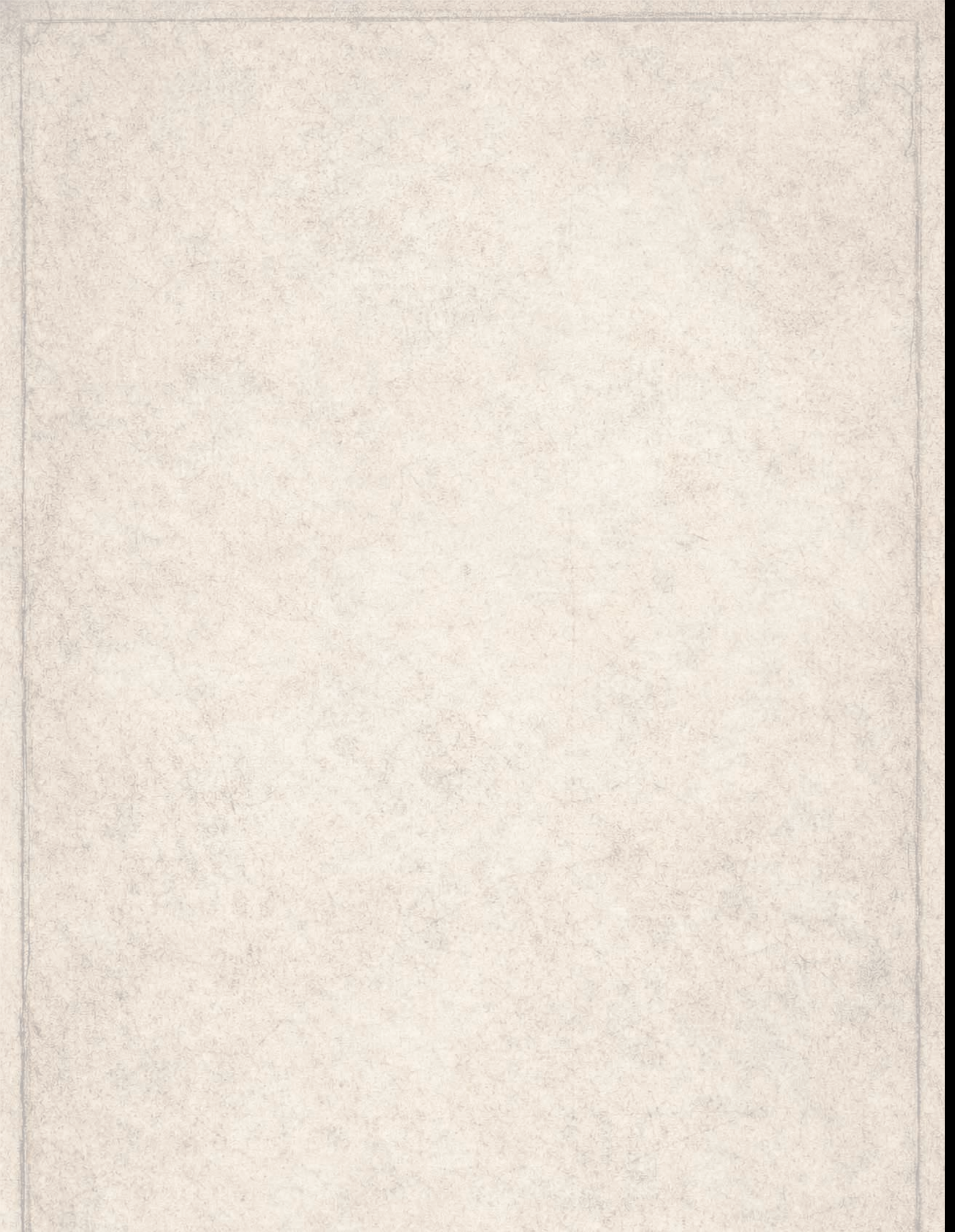
Certaines illustrations ont été réalisées à l'aide d'outils d'intelligence artificielle, sous la direction artistique et éditoriale de l'auteur.

Conformément à la loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction réservés pour tous pays.

Sommaire

CHAPITRE01 - LE TEST DE “RADIO LONDRES”	14
CHAPITRE02 - LES DEUX FRANCES	30
CHAPITRE03 - LE CODE DU PIÈGE	42
CHAPITRE04 - LES CHEMINS CACHÉS	50
CHAPITRE05 - L’UNION DANS L’OMBRE	60
CHAPITRE06 - LE COUP DE FILET	74
CHAPITRE07 - LES JOURS HEUREUX.....	86
CHAPITRE08 - LA LIBÉRATION.....	98
CHAPITRE09 - L’ÉPURATION.....	108
CHAPITRE10 - LA RÉPUBLIQUE NOUVELLE	120



Introduction : Au cœur de l'Histoire

AVANT-PROPOS

1. À TOI QUI TIENS CE LIVRE

Ce n'est pas un roman qu'on lit confortablement installé.

C'est une **mission**.

En ouvrant cette première page, tu entres dans la France de l'Occupation — une France où les mots sont pesés avant d'être prononcés, où les journaux racontent un pays qui n'existe plus, où un mauvais choix peut tout faire basculer.

Ici, tu ne lis pas l'Histoire.

Tu la traverses.

2. LE CONTEXTE

Nous sommes en **1941. Lyon**.

La France a signé l'armistice avec l'Allemagne en juin 1940. Le pays est coupé en deux : au nord, l'occupation allemande directe ; au sud, un État français qui prétend gouverner librement — mais qui obéit déjà.

Lyon est officiellement en zone libre.

Libre, tu verras ce que ça veut dire.

Dans cette ville, certains se taisent. D'autres chuchotent. Et quelques-uns — très peu, au début — refusent.

C'est dans ce monde-là que commence ton parcours. Et c'est toi qui vas devoir choisir ce que tu en fais.

3. COMMENT FONCTIONNE CE LIVRE

Tu avanceras chapitre après chapitre, comme une suite de missions. Chaque mission comporte :



- **Une scène de fiction** : Pour t'immerger dans l'époque, vivre ses peurs et ses dilemmes aux côtés de Luc.
- **Des documents d'archives (Le «Q.G.»)** : Extraits audio, affiches, textes historiques... Toutes ces pièces à conviction sont **centralisées sur une page web unique**. Dans le livre, repère l'image du dossier : le texte descriptif situé juste en dessous t'indiquera exactement quel lien ouvrir sur la page web pour avancer.
- **Une épreuve de décryptage** : Ludique mais vitale. Mots croisés, codes secrets, analyse logique... Tu devras prouver que tu sais regarder et déchiffrer. Sans la solution de ces jeux, tu ne pourras pas obtenir les informations nécessaires pour réussir l'échange avec Radio Londres.
- **Un contact secret : «Radio Londres»** — l'Assistant IA, qui attend ton rapport à la fin de chaque mission. Il vérifiera que tu as compris, que tu as cherché, que tu as réfléchi. Pas que tu as simplement lu.
- **La procédure de contact** :
 1. Ouvre le lien de la radio (**retrouve tes accès sur l'Ordre de Mission confidentiel**)
 2. Active le **levier** sur l'écran. Tu entendras : «Ici Radio Londres, à vous ?»
 3. Identifie-toi en écrivant simplement ta position (ex : «Chapitre 1»).
 4. **Important** : Pour les chapitres suivants (2 à 10), le système te demandera en plus du chapitre, le **mot de passe ou clé** obtenu à la fin de la mission précédente.
- **Le dialogue** : L'Assistant te posera des questions (QCM), te demandera des codes précis (ex: donner les 5 derniers mots du discours du Gral de Gaulle) ou vérifiera si tu sais distinguer la vérité de la propagande. Tu peux lui demander d'expliquer un mot ou de répéter, mais...
- **Sécurité** : Ne sois pas bavard. Radio Londres ne répond qu'aux informations de ta mission actuelle. Si tu poses des questions hors-sujet, la communication sera coupée pour éviter le repérage (il faudra alors relancer la connexion).

L'objectif final : Si tu prouves que tu as compris la période et que tu as complété ton dossier d'enquête, tu recevras les instructions de fin de mission et, surtout, le mot-clé indispensable pour déverrouiller le chapitre suivant.

(Chaque chapitre répond aussi à des objectifs pédagogiques précis : comprendre un mécanisme de propagande, un événement clé ou une décision politique)

4. UNE DERNIÈRE CHOSE

Dans ce livre, le personnage principal, c'est toi.

Pas un héros. Pas un soldat. Quelqu'un qui doit décider - comme des milliers de gens ordinaires ont dû décider, entre 1940 et 1946 - ce que résister veut dire quand personne ne te regarde.

Si tu es prêt...

Lyon, hiver 1941.

CHAPITRE 1 : LE TEST DE RADIO LONDRES



(Lyon, hiver 1941)

LA VOIX VENUE DE LONDRES

Tu n'arrives plus à respirer dans cette ville.

Le froid pique, bien sûr. Il entre sous l'écharpe, ronge les doigts, fend les lèvres. Mais ce n'est pas lui qui te bloque la poitrine. C'est l'air de Lyon. Il sent le charbon humide, la soupe recuite, la laine mouillée. Il traîne contre les façades, s'accroche aux gorges, alourdit les pas.

Depuis l'été 1940, on vous répète que tout est terminé.

La guerre, finie.

Le maréchal Pétain veille.

Obéissez, et le pays tiendra debout.

Tu n'y crois plus.

Tu traverses la place d'un pas plus rapide que d'habitude. Le kiosque déborde de journaux montés de Paris et repliés ici, en zone sud. Les titres changent, les phrases se ressemblent. Le Maréchal parle. La France se redresse. La **Révolution nationale** sauvera le pays. Plus les caractères sont gros, plus tu as l'impression qu'on manque d'air.

Officiellement, Lyon est en zone libre.

Libre, tu parles.

Devant les boutiques, les files se nouent dès l'aube. Les mains serrent les cartes de rationnement jusqu'à blanchir les jointures. On compte en grammes, en tickets, en portions. Un peu de beurre. Un peu de pain. Du charbon à ménager. Les voix restent basses. Même dehors. Même quand personne ne semble écouter.

Un homme glisse à son voisin, sans le regarder :

- J'ai du café. Du vrai. Pas en vitrine.

Le marché noir passe d'une bouche à l'autre, discret, gluant, clandestin. Il circule sous les mots officiels, sous les affiches, sous les sermons.

Les affiches, justement. Elles sont partout.

Le visage du Maréchal au coin des rues, dans les écoles, sur les vitrines. Son regard grave, ses décorations, sa bouche fermée. Plus loin, les anciennes devises ont disparu sous d'autres mots, imprimés en lettres lourdes :

Travail. Famille. Patrie.

Tu continues sans t'arrêter. À gauche, un cabinet médical fermé. La plaque de cuivre a été arrachée. Le rectangle plus clair reste visible sur la pierre. On a



murmuré dans le quartier que le docteur était juif. Depuis des mois, tu vois la même chose : un nom qui disparaît d'une porte, une chaise vide, une absence qu'on n'explique plus.

L'État compte. Trie. Classe.

Il le fait avec des formulaires propres et des mots administratifs. C'est peut-être ce qui glace le plus : tout a l'air régulier.

Tu presses le pas.

Sur certains trottoirs, des familles déplacées traînent encore des valises mal fermées, des paniers trop lourds, des matelas ficelés sur des diables. Elles sont venues du Nord, de Paris, de l'Est. Elles ont fui les Allemands. Elles ont trouvé ici une ville qui parle moins fort, mais qui tremble aussi.

Au café, près de la vitre embuée, les mêmes hommes occupent la même table. Jamais trop près de la lumière. Ils baissent la tête, échangent quelques mots, déchirent des bouts de papier en lambeaux minuscules. Tu as déjà surpris des noms avalés à moitié : **Combat. Franc-Tireur.** Des journaux clandestins, paraît-il. Des rêveurs, disent certains. Des hommes dangereux, disent les autres.

Toi, tu ne sais plus où finit la rumeur et où commence la vérité.

Tu sais seulement que quelque chose se prépare derrière les portes closes, dans les escaliers sombres, sur les quais gelés. Tu le sens dans les silences trop longs, dans les phrases interrompues quand quelqu'un approche, dans les regards qui s'évitent une seconde trop tard.

Et ce soir, toi, tu vas frapper à l'une de ces portes.

Tu connais pourtant le chemin jusqu'à l'immeuble du Professeur. Tu l'as déjà fait cent fois, sans entrer. Tu passais devant. Tu levais les yeux vers ses fenêtres. Tu rentrais chez toi avec la même brûlure au ventre.

Monsieur Vernet.

Ton professeur d'histoire.

Avant, il donnait du souffle aux dates. Il faisait tenir des hommes, des régimes, des défaites sur un coin de carte. Il parlait de 14-18 avec une précision qui ne venait pas des livres. La boue. Verdun. L'épuisement. Et puis cette phrase qui revenait souvent : **une paix mal faite prépare une autre guerre.**

Il t'avait parlé de Pétain aussi. Le héros de Verdun. Le vieux soldat. L'homme qui avait tenu.

Aujourd'hui, son portrait couvre les murs de la ville et son nom pèse sur chaque journal.

Depuis 1939, tu ne l'as presque plus vu. L'école s'est arrêtée pour des garçons de ton âge, net. Vos vies ont été rangées entre parenthèses. Lui s'est retiré. On dit qu'il a des idées. Qu'il écrit. Qu'il se cache. Qu'il est fini. Qu'il joue double jeu. Selon les jours, selon les bouches.

Tu n'as plus le loisir de choisir ce que tu crois.

Un vélo surgit derrière toi. Tu t'écarter d'un seul bond. Le guidon te frôle la manche. Plus loin, un camion ronfle. Tu te retournes aussitôt. Uniforme ? Brassard ? Contrôle ?

Non. Un livreur.

Tu te sens ridicule une seconde. La seconde d'après, ta nuque est déjà de nouveau raide.

Les journaux mentent. La radio officielle parle d'un pays rangé, solide, presque apaisé. Et toi, tu vois les plaques arrachées, les files, les chuchotements, les yeux baissés. Tu vois le mensonge tenir debout parce que tout le monde fait semblant de le croire.

L'immeuble est là.

Tu t'arrêtes devant la porte cochère. Le bois est sombre, gonflé d'humidité. La poignée te paraît plus froide que le reste de la rue.

Jusqu'ici, tu n'entrais jamais.

Ce soir, tu es venu pour ça.

Ta main reste suspendue un instant au-dessus du métal. Pas très haut. Quelques centimètres. Pourtant cela suffit à te figer.

Si tu pousses cette porte, tu cesses de te raconter que tu ignores.

Tu cesses de tourner autour.

Tu cesses d'attendre qu'un autre décide.

Tu poses enfin la main sur la poignée.

Tu n'es pas un héros.

Tu es encore un adolescent à qui on demande de vivre à genoux en appelant cela la paix.

Alors tu entres.

L'ESCALIER

Tu pousses la lourde porte en bois.

Elle gémit. *Pas ici.*

L'odeur te saute au visage dès le hall : charbon froid, moisi, lessive qui a séché trop lentement. Un air d'intérieur qui ne sort jamais.

Tu refermes derrière toi, trop doucement - puis tu te reprends, trop vite. Le claquement te paraît énorme. Tu restes immobile une seconde, l'oreille tendue.

Les marches sont usées, creusées au milieu. Des milliers de passages, des semelles, des vies qui montent et descendent sans se regarder.

Au premier palier, une ampoule nue grésille, prisonnière de poussière. La lumière tremble. L'ombre de la rambarde aussi, fine et nerveuse sur le mur.

Tu commences à monter.

Tu poses le pied sur le bord, là où ça craque moins. Tu te surprends à compter sans le vouloir.

Au premier étage, tu ralentis. La gorge sèche, les jambes qui portent mal.

Et si quelqu'un t'a vu entrer ?

Le concierge derrière une vitre. Une porte qui s'entrouvre par hasard. Un regard qui s'accroche, qui note, qui retient.

Et puis cette voix dans ta tête - celle qui ne sait que critiquer.

Bravo, Luc. Très malin. Tu te crois où ?

Tu serres la sangle de ta sacoche. Tu montes encore.

Au deuxième étage, ta main se referme sur la rambarde glacée. Le métal te mord la paume.

Et si on l'a déjà arrêté ? Si la porte est scellée. Si ce n'est pas lui qui ouvre.

Un bruit quelque part. Un raclement. Une chaise. Un couvercle qu'on repose.

Peut-être rien. Peut-être tout.

Tu pourrais faire demi-tour. Rentrer chez toi. Rallumer la radio au volume le plus bas. Ouvrir un cahier. Aligner des mots sages. Reprendre une vie qui ne pose pas de questions.

Mais dehors, la ville te revient en pleine figure : les affiches, les files, les plaques arrachées, les mots remplacés. Et cette sensation que si tu recules maintenant, tu vas finir par vivre à genoux sans même t'en rendre compte.

Tu reprends la montée.

Au troisième étage, ton souffle se casse. Tu t'arrêtes à deux marches du palier.

Et si c'est toi qu'on attend ?

Tu n'es qu'un gamin, trop naïf, trop pressé, trop visible.

Tu n'es pas un soldat. Tu es un étudiant. Tes mains sont tachées d'encre, pas de sang.

Tu arrives devant la porte du troisième. La peinture est écaillée autour de la poignée. Tu lèves le poing.

Tu frappes. Une fois. Deux fois.

Silence.

LA PORTE DU PROFESSEUR

Le silence se fait sentir.

Tu attends, la nuque tendue, la bouche sèche. Rien ne vient. Tu commences déjà à te tourner vers l'escalier quand un bruit sourd traverse enfin la porte : une chaise qu'on repousse, des pas prudents sur le parquet.

La poignée bouge.

La porte s'entrouvre à peine. Une ligne de lumière jaune tranche le couloir. Derrière, un œil te regarde à travers des lunettes rondes.

— Qui est là ?

La voix est rude. Rien à voir avec celle qui remplissait une salle de classe.

— C'est moi, monsieur... Luc. Votre ancien élève.

L'œil ne cligne pas.

— Qui t'a parlé de moi ?

Tu avales de travers.

— Personne. J'ai... j'ai entendu dire que vous...

Tu t'arrêtes trop tard.

— ...que vous aviez des idées.

Le mot tombe mal. Tu le sais avant même qu'il relève un peu le menton.

Alors sa voix monte, trop forte, faite pour passer à travers la cloison :

— Tu te trompes, petit. La France va très bien. Rentre chez toi. Et ne re-
viens plus.

La porte claque.

Tu restes devant le bois, le poing encore levé. L'air du palier te semble plus froid qu'avant. Plus étroit aussi.

Bien sûr qu'il se méfie. Qui viendrait frapper chez lui, de nuit, dans une ville où parler vaut parfois dénonciation ?

Et la voix dans ta tête se remet à parler.

Bravo... «Des idées».

Tu poses le front contre la porte.

Le bois est glacé.

Sans la regarder, tu laisses sortir les mots, d'une voix cassée :

— Si je suis venu... c'est parce que... je n'en peux plus, monsieur.

L'air brûle dans ta gorge. Tu inspires plus fort. Les phrases se bousculent et finissent par jaillir, sans que tu puisses les retenir :

— On nous répète que c'est fini, que la France a perdu, que c'est normal d'obéir... Et puis, au café, il y en a qui parlent tout bas, d'autres qui se taisent et baissent les yeux...

Tu cherches tes mots, tu t'accroches.

— Je ne sais plus si je dois faire comme tout le monde, si je dois moi aussi baisser la tête. Je voudrais croire qu'il y a une autre voie... que c'est encore possible de parler, de penser... de vivre autrement.

Tu t'arrêtes. Le silence revient, dense, posé de tout son poids de l'autre côté.

Puis tu ajoutes, plus bas :

— Vous m'avez appris à regarder l'Histoire en face. Vous êtes le seul en qui j'ai confiance. Le seul. Vous êtes mon dernier espoir...

Une larme glisse sur ta joue, tu l'écrases du revers de la main.
Tu retiens ton souffle. Tu sens le froid passer par les semelles de tes chaussures.
Tu te redresses lentement. Tes épaules se tournent déjà vers l'escalier.
Un frottement.
Puis un tintement léger.
La chaîne.
Le métal glisse.
La porte s'ouvre de nouveau, plus large cette fois.
Le Professeur te regarde enfin vraiment. Son visage a vieilli. Les yeux surtout.
Fatigués, cernés, mais vifs encore, enfoncés dans quelque chose de plus lourd
que la simple prudence.
- Entre, petit.

LA PIÈCE FERMÉE

Dès que tu franchis le seuil, il referme derrière toi, tourne la clé, pousse un
second verrou. Le bruit sec du métal t'accroche la nuque.
Il ne parle pas.
Il traverse la pièce, rabat les volets d'un geste rapide, tire les rideaux. La rue
disparaît. Une lampe s'allume sur la table et découpe le reste de l'appartement
en blocs d'ombre.
Tu découvres alors la pièce. Petite. Encombrée. Vivante de fatigue. Des livres
ouverts, des feuilles dactylographiées, des crayons rongés, des journaux empilés
sur une chaise. Dans un coin, une bouilloire noircie repose sur un réchaud. Un
fauteuil, une couverture pliée touche presque la table. On dirait qu'il dort ici
autant qu'il travaille.
Tu restes debout, le manteau encore fermé, avec l'impression d'avoir amené
la rue entière dans la pièce : le froid, les affiches, les murmures.
Il t'indique une chaise.
Tu t'assieds. Le bois est dur sous tes doigts.
Le Professeur allume une cigarette. La flamme éclaire un instant les verres de
ses lunettes.
— La France que je vous ai enseignée n'existe plus petit, dit-il enfin.
Il aspire la fumée, garde le silence quelques secondes, puis reprend :
— En 1918, on croyait avoir payé assez cher pour ne jamais revoir ça. Des
morts, des gueules cassées, des villes vidées. On croyait avoir gagné plus qu'une
bataille. On croyait avoir sauvé quelque chose.
Il se tait. Son regard glisse vers la fenêtre fermée.

— Et maintenant ? Le vainqueur de Verdun signe avec l'ennemi.

Le mot ne claque pas. Il tombe. C'est pire.

— Par peur, peut-être. Par calcul, sûrement. Peu importe, au fond. Le résultat est là.

Il retire ses lunettes, frotte l'arête de son nez. Sa main tremble un peu.

— J'ai parlé. J'ai écrit. J'ai prévenu. Puis j'ai regardé autour de moi. Les gens ne veulent plus qu'on leur annonce le danger. Ils veulent qu'on les rassure. On leur donne l'ordre, ils appellent cela la paix. On leur donne l'humiliation, ils appellent cela le salut.

Il écrase sa cigarette dans une bouteille où s'entassent déjà d'autres mégots.

— Au fond, je ne suis plus qu'un vieux prof avec des idées. J'ai servi pour rien. La France ne veut plus de moi. Alors, après tout cet effort, j'ai fini par accepter son message.

— Petit, te dit-il en te regardant droit dans les yeux, il vaut mieux laisser tomber...

Il baisse son regard, son corps redevient celui d'un vieil homme à qui tout le poids du désespoir, de la honte, du chagrin le courbe, le rapetisse. Derrière ses yeux, ce n'est pas seulement du découragement. C'est une blessure qui refuse de se fermer.

Tu sens qu'il porte un fardeau qui n'est pas seulement le sien : celui de toute une génération qui a tout donné, et qui regarde maintenant un ancien héros vendre ce pour quoi elle a combattu. Tu baisses le regard, tu comprends...

— Mais...

Le mot sort tout seul. Tu ne l'avais pas préparé.

— Vous... vous nous avez toujours dit que l'avenir nous appartenait. Que vous aviez sacrifié le vôtre pour que nous ayons une chance de vivre libres. Vous m'avez fait comprendre que rien n'est donné sans effort. Tu rajoutes :

— Je suis là parce que... parce que vous m'avez appris à défendre cette liberté. On est égaux devant la peur, non ? Moi aussi je l'ai, cette peur. Je la vois chez les autres. Mais je ne veux pas vivre en me taisant.

Tes mains tremblent. Tu les glisses sous la table pour qu'il ne les voie pas.

— Je veux faire quelque chose. Combattre cette injustice. Je ne veux pas qu'on me dicte ma voie... je veux avoir ma propre voix, monsieur.

Tu reprends ton souffle. Tu fermes les yeux. Tu as compris qu'il n'y a pas d'autre voie, qu'il n'y a plus rien à faire, ton âme n'y est plus. Alors, tu ouvres les yeux et diriges ton dernier regard vers lui, pour accepter la défaite aussi.

Mais son regard te fixe, droit dans les yeux. Tu es surpris. Ce n'est plus le même regard vide, lointain, que lorsqu'il t'a ouvert la porte. Il y a, dans ses pupilles, une lueur nouvelle, comme une braise qu'on vient de ranimer.

Il rallume une cigarette, lentement. Tu crois voir - très furtif - l'ombre d'un sourire au bord de sa bouche. Puis il se redresse. Son regard scanne la pièce : les murs, la porte, le plafond.

Et il murmure :

— Il y a une autre voie.

Une pause.

— Elle coûte cher.

— Tu devras mentir, attendre, te taire quand tu voudras crier. Tu ne sauras jamais qui te regarde. Tu ne seras plus vraiment tranquille nulle part.

Tu soutiens son regard.

— Je ne viens pas chercher la tranquillité, monsieur.

Cette fois, quelque chose passe dans ses yeux. Pas un sourire. Une décision, peut-être.

Sans répondre, il se tourne vers un objet posé sur la table, recouvert d'un tissu épais. La forme te crispe d'un seul coup. Trop lourde. Trop cachée.

Il attrape la nappe.

La retire.

Ce n'est pas une arme.

C'est une radio.

LE POSTE ET LE LEVIER

Le poste est ancien. Bois rayé. Tissu du haut-parleur jauni. Boutons polis par l'usage. À force d'être touchée, la matière a pris une douceur inquiétante.

Sur le côté, un détail rompt l'ensemble : un petit levier de cuivre, discret, ajouté après coup.



NOTE D'INTENTION : ENTRE FICTION ET MÉMOIRE

Ce livre est né d'une conviction simple : qu'on n'apprend pas vraiment l'Histoire en la survolant.

On peut mémoriser des dates, reconnaître des noms, cocher des cases. Mais comprendre ce que signifie vivre sous l'Occupation — avoir peur d'un bruit dans l'escalier, choisir de transmettre un message, décider de ne pas baisser les yeux — ça ne s'apprend pas par survol. Ça s'éprouve.

C'est ce que ce livre a voulu faire : te mettre dedans. Pas comme spectateur. Comme quelqu'un qui doit choisir.

CE QUE LA FICTION FAIT QUE LES FAITS NE FONT PAS SEULS

Il existe des documents, des archives, des chronologies. Ils sont précieux. Indispensables.

Mais même une machine à voyager dans le temps ne pourrait vérifier qu'une chose : les faits. Pas les intentions. Pas la peur d'un homme devant une porte fermée. Pas ce qui se passe dans la tête d'un jeune adolescent qui sait qu'en entrant, il ne pourra plus faire semblant.

C'est là que la fiction entre.

Pas pour inventer — pour habiter. Pour prêter un corps à des mots, suspendre la logique immédiate, laisser vivre les intentions. C'est ce que fait le théâtre depuis toujours. Ce livre en a fait le pari à sa façon.

LES PERSONNAGES

Luc incarne une jeunesse ordinaire, prise dans une époque qui la dépasse. Il n'est pas courageux par nature — il agit parce qu'il ne peut pas accepter l'injustice. En ça, il ressemble à beaucoup de ceux qui ont résisté : pas des héros de naissance, mais des gens qui ont dit non un jour, et qui n'ont plus pu reculer.

Le Professeur représente une génération qui a déjà tout donné une première fois — et qui regarde, sans certitude, si elle devra le faire encore. Il espère transmettre avant de disparaître. Il n'est pas sûr d'y arriver.

La Chouette incarne celles et ceux que l'Histoire a longtemps laissés sans nom : les agents de liaison, les organisatrices, les femmes qui ont tenu les réseaux pendant que d'autres tenaient les discours. Son efficacité est une forme de résistance à l'effacement.

Antoine porte dans son corps ce que la propagande a coûté. Il n'est pas un idiot — il est un fils qui voulait sauver son père. Et il a payé le prix de la confiance accordée à des mots trop propres.

Aucun de ces personnages n'a été créé à partir d'une personne réelle identifiable. Toute ressemblance avec des individus ayant existé serait pure coïncidence. Mais leurs expériences, elles, s'appuient sur des situations documentées, retravaillées et réécrites pour en extraire une vérité humaine plutôt qu'un récit biographique.

UNE DETTE PARTICULIÈRE

Le départ d'Antoine pour l'Allemagne s'inspire notamment du témoignage d'**Erpilio Trovati**, emmené de force à tout juste vingt ans dans le cadre du Service du travail obligatoire. Ce témoignage n'a pas été reproduit ni transposé tel quel — il a été déplacé, réécrit, pour en dégager ce qui était vrai pour beaucoup : la naïveté du départ, le choc de la réalité, la mécanique froide d'un État qui habille la contrainte en promesse. Antoine ne représente pas Erpilio Trovati. Il incarne l'expérience de milliers d'autres.

CE QUE CE LIVRE N'EST PAS

Ce livre n'a pas pour ambition de réécrire l'Histoire. Il ne prétend pas à l'exhaustivité — certains événements ont été condensés, certaines chronologies légèrement déplacées au service de la narration. Ces choix ont été faits avec soin, en veillant à ne jamais trahir l'essentiel.

La mémoire humaine elle-même transforme, atténue, réorganise. Même les témoins directs ne restituent pas toujours fidèlement leurs intentions passées. L'honnêteté s'impose donc : ce que tu as traversé dans ces pages, c'est une reconstruction. Précise autant que possible. Vivante avant tout.

POURQUOI MAINTENANT

Les technologies permettent aujourd'hui de créer des expériences immersives d'une précision inédite. Encore faut-il décider d'en faire autre chose qu'un simple outil.

Ce livre fait ce choix : utiliser la fiction, l'archive, le code, la voix et l'image non pas pour impressionner, mais pour rendre un choix difficile compréhensible. Pour que tu te demandes ce que tu aurais fait. Pour que cette question ne te quitte pas facilement.

Parce que l'Histoire ne se transmet pas seulement par des dates et des lois. Elle se transmet par ce qu'on ressent, par l'implication, par la mise en jeu de soi.

Sans ça, on peut oublier.

Et donc recommencer.

LA PAGE ENCORE OUVERTE

Luc a signé le serment du Cahier de Colibri.

Le Professeur, à sa façon, l'avait signé avant lui — le soir où il a ouvert sa porte à un garçon de dix-huit ans qui n'en pouvait plus.

La page est encore ouverte.

Le reste appartient au lecteur.



Photo : Sanders, William Charles (Public domain, via Wikimedia Commons)

«Camion des Forces Françaises Libres (1941). On y lit la devise 'Honneur et Patrie' et la Croix de Lorraine, symboles de ralliement que l'on retrouvait sur les murs de France.»

LE RÉSEAU (REMERCIEMENTS)

Cette 1ère édition du livre a été écrite dans le silence, mais il n'aurait pas vu le jour sans la bienveillance du premier cercle.

Merci à ma famille, mes premiers complices et lecteurs de l'ombre, pour leur soutien indéfectible et leur œil critique. Merci aux premiers Lucs sans qui cette version n'aurait jamais existé.

Un hommage profond à ceux qui, par leur histoire vécue il y a quatre-vingts ans, ont inspiré ces pages. Ce travail est une humble tentative pour que leur écho ne s'éteigne pas.

CADRE PÉDAGOGIQUE & SOURCES

UN OUTIL CONFORME AU PROGRAMME Ce récit interactif a été conçu pour illustrer et approfondir les thèmes du programme d'Histoire de la classe de 3e (Bulletin officiel n° 42), notamment :

La Seconde Guerre mondiale, une guerre d'anéantissement.

Le régime de Vichy, la Résistance et la Refondation républicaine.

Les valeurs, principes et symboles de la République (Enseignement moral et civique).

SOCLE HISTORIQUE Bien que fictive, l'intrigue s'appuie rigoureusement sur les travaux de référence :

Ouvrages : Lyon dans la Seconde Guerre mondiale (L. Douzou), Lyon capitale 1940-1944 (H. Amoretti).

Lieux de mémoire : Centre d'Histoire de la Résistance et de la Déportation (CHRD Lyon), Mémorial Jean Moulin, Prison de Montluc.

Archives : Fonds du Musée de la Résistance en ligne et Archives municipales de Lyon.

POUR ALLER PLUS LOIN Retrouvez la bibliographie exhaustive, les documents d'époque et les analyses pédagogiques sur le portail du Q.G. :

>> encre-ombre.studio84.fr/archives

(Crédits des images : Voir mentions sur la page de titre et pages intérieures.)